

PIERRE CHANTRAINE

LE TEMOIGNAGE DU MYCENIEN POUR L'ETYMOLOGIE
GRECQUE: δαῖ, Κοπρεύς, Κυκλεύς, μολοβρός, μόλυβδος

Seule la méthode combinatoire permet de fixer le sens des termes mycéniens. Or la pauvreté relative des textes déchiffrés limite l'usage de cette méthode. Le grand nombre des anthroponymes contenus dans les tablettes limite également l'usage que nous pouvons faire des tablettes pour l'analyse du vocabulaire. Il en résulte que, si nous connaissons bien la morphologie mycénienne, surtout en ce qui concerne le nom, et assez bien la phonétique malgré l'imperfection de l'écriture, l'étymologie qui se fonde sur le vocabulaire constitue un domaine difficile. Il serait abusif de le comparer à un désert, mais il est vrai que l'explorateur risque plus d'une fois de se laisser séduire par des mirages.

Il n'en reste pas moins que, grâce à son caractère archaïque (notamment avec la notation du digamma, et l'attestation des labio-vélaires), le mycénien apporte pour l'étymologie du grec des témoignages souvent décisifs, qui restent importants, même s'ils sont parfois négatifs et posent plus de problèmes qu'ils n'en résolvent. Le cas de la préposition ἔνεκα que j'ai naguère examinée est à cet égard exemplaire.

Je voudrais étudier quelques vocables ou anthroponymes que je présenterai tout simplement par ordre alphabétique.

§ 1. Δαῖ. Homère possède un nom de la bataille, de la mêlée attesté dans les formules: ἐν δαῖ λυγρῇ fin de vers (N 286, Ω 739), ἐν δαῖ λευγαλέῃ début de vers (Ξ 387). Le mot figure encore dans δαῖ κταμένων «tués au combat» (Φ 146, 301). Hésiode, *Théog.* 650 reprend ἐν δαῖ λυγρῇ, et Eschyle, *Sept.* 925 ἐν δαῖ. Enfin, Callimaque, *fr.* 518, 562 fournit l'accusatif δάϊν. Le mot figure comme premier terme dans de nombreux anthroponymes d'aspect visiblement archaïque: Δαῖππος (Milet), Δαῖκράτης (Olbia), Δαῖμένης (Athènes), Δαῖλέων (Athènes).

Toutefois dans de nombreux exemples le premier terme est en ionien de la forme Δηϊ- qui suppose un α long originel: Δηϊοχος (O 341), Δηϊφοβος (M 94, etc.), Δηϊάνειρα (Sophocle), Δηϊαλκος (Thasos), Δηϊδαμας (Aigialé), Δηϊθράσης (Thasos), Δηϊλέων (Smyrne), Δηϊλοχος (Milet), Δηϊμαχος (Ténos), Δηϊφονος (Hérodote 9.92).

Les anthroponymes de cités non ioniennes présentent un α qui peut être bref ou long: Δαϊοχος (Sparte) doit avoir un α long, et répondre au Δηϊοχος homérique. En outre, Δαϊκλῆς (Argos), Δαϊπολις (Lindos), Δαϊστρατος (Mantinée), etc.¹.

Les formes où l'α présente la quantité longue et passe à η en ionien trouvent appui sur l'adjectif δήϊος «ennemi» que Schulze a distingué avec raison de l'épithète du feu signifiant «brûlant»²; cette vue a été modifiée par E. Risch³ qui de toute façon pose un adjectif δήϊος «ennemi». L'existence de cet adjectif, à rattacher à δαϊ est confirmée par des anthroponymes comme Ἀλεξιδήϊος, (Naucratis), Μενεδάϊος où l'α est probablement long, à Sparte, Δαϊοδάμας à Sparte. Les formes à longue s'expliquent malaisément et l'hypothèse de Risch, *op. cit.*, qui y voit un allongement métrique, peu plausible chez Homère, se trouve ruinée par le témoignage des nombreux anthroponymes ioniens en Δηϊ-. Faut-il admettre un allongement rythmique non conditionné par la métrique? Ou une alternance vocalique?

C'est dans cette ensemble qu'intervient le nom d'homme mycénien *da-i-qa-ta*⁴, KN Dw 1164, dont l'interprétation comme répondant à un ionien Δηϊφόντης⁵ (le mot étant attesté notamment pour un roi mythique d'Argos) peut être considérée comme quasi certaine⁶. Ainsi le témoignage d'un nom propre mycénien

¹ Pour cette liste d'anthroponymes, voir Bechtel, *HPN*, pp. 121-122.

² G. Schulze, *Quaestiones epicae*, p. 86, n. 1.

³ E. Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache*, p. 105.

⁴ Voir Chadwick-Baumbach, *Vocabulary*, p. 181, qui citent d'autres anthroponymes avec *dai-* dont l'interprétation reste douteuse.

⁵ Voir p. ex. Pausanias 2.19.1, 26.2, etc., et le *Lexicon der griechischen und römischen Mythologie* de Roscher I, p. 981.

⁶ Il est naturellement impossible de décider si l'a de la première syllabe est long ou bref en mycénien. Quant à l'interprétation de ce nom, c'est évidemment un composé en -φόντης qui entre dans la série de ἀνδρειφόντης, ἀνδροφόντης,

vient trancher de façon décisive le problème de l'étymologie de δαί. Le mot ne peut avoir étymologiquement aucun lien avec δαίω «brûler», et il n'est pas possible de poser avec Frisk un nom racine *δαῖς. Le mycénien prouve que le datif δαί «mêlée» n'a jamais comporté de digamma intervocalique. Ce point acquis, l'étymologie du mot n'est pas établie pour autant. On rapproche le composé δαίφρων, mais ce rapprochement s'applique seulement au sens de «valeureux, guerrier», et il existe du mot δαίφρων un autre emploi valant «intelligent». De toute façon l'étymologie du datif δαί «mêlée» est ignorée⁷.

§ 2. Κοπρεύς. Un anthroponyme *ko-pe-re-u* se trouve attesté à Pylos: *ko-pe-re-u* PY Es 646.1, Es 650.1; au génitif *ko-pe-re-wo* Es 644.1 complément de *do-so-mo*. A Cnossos: nominatif *ko-pe-re-u* avec la qualification *e-ge-ta* KN Am 821; en outre]*ko-pe-re-we*[KN Fh 5486 dont on ne peut guère tirer parti, peut-être un datif singulier.

Cet anthroponyme est unanimement lu Κοπρεύς, interprétation d'autant plus naturelle que le nom est homérique, attesté dans l'*Iliade* O 639 où il est porté par le personnage qui portait à Héraclès l'ordre des travaux prescrits par Eurysthée. Bechtel⁸ cite à Téos un nom Κοπρεύς.

Sans s'arrêter à Κοπρεύς, L. Robert a établi en divers passages de ses ouvrages une liste de «copronymes»⁹: Κόπρις dans des inscriptions archaïques de Sparte et de Mélos, plus tard Κοπρής, Κόπρων, Κοπρίας, Κόπρυλλος, et au féminin Κοπρία, Κοπρίλλα, Κοπρυλλώ. A propos de ces noms qui se trouvent attestés depuis Syracuse jusqu'à l'Asie Mineure et l'Egypte, en passant notamment par la Macédoine où ils sont nombreux, L. Robert fournit sur ces noms des détails instructifs. On ne s'étonne pas qu'ils soient parfois, mais non toujours, portés par des esclaves. Une

Λυκοφόντης, Πολυφόντης, etc. où le second terme appartient à la racine de θείνω, φόνος, πεφνεῖν et signifie «tuer». Sens de notre anthroponyme: «qui tue dans la bataille» ou «qui tue les ennemis».

⁷ Sur δαίφρων, voir, par exemple les dictionnaires étymologiques de Hj. Frisk et P. Chantraine *s. u.*; maintenant, pour δαί, Durante, *SMEA*, 1970, pp. 43-46.

⁸ Bechtel, *HPN*, p. 611.

⁹ Voir L. Robert, *Noms indigènes d'Asie Mineure*, pp. 53-55, avec les notes et la bibliographie.

servante Κοπρία dans une épigramme funéraire tardive (Kaibel 313 = W. Peek, *Griech. Vers-Inschriften*, 1948) s'excuse du nom qu'elle porte, indique que ses parents le lui ont donné et que ce nom est fréquent chez les Macédoniens. On peut penser d'ailleurs, notamment pour les filles, que ces anthroponymes ont été donnés à des enfants trouvés, trouvés sur le κόπρω, le tas d'ordures.

La série des «copronymes» rassemblés par ce savant s'explique donc bien. Si nous revenons au Κοπρεύς homérique, ce Copreus fils de Pélops (cf. aussi Eustathe 1035, Apollodore 2.5.1) est donné également comme le héraut d'Eurysthée dans l'*hypothesis* des *Héraclides* d'Euripide. Leaf dans son édition de l'*Iliade* pense de manière plausible que l'anthroponyme est méprisant. Pour la forme, ce dérivé en -εύς est d'un type très répandu chez Homère et en mycénien¹⁰.

Si nous revenons au mycénien *ko-pe-re-u*, nous pouvons faire deux remarques. On observe d'une part, que dans la série Es de Pylos il s'agit, dans un groupe cohérent de tablettes d'un seul et même personnage¹¹; de l'autre, que le *ko-pe-re-u* de Cnossos As 821 est un *e-ge-ta*, donc un personnage de haut rang, quelles que soient d'ailleurs ses fonctions. Le jeu des anthroponymes dans toutes les langues, donc en mycénien, est si libre que rien n'empêcherait à première vue de rattacher au Κοπρεύς homérique, et d'après l'interprétation que nous avons acceptée, à κόπρος le nom de nos personnages mycéniens. Mais nous rencontrons alors une très grave difficulté. L'appellatif κόπρος est unanimement rapproché pour l'étymologie de mots qui comportent une labio-vélaire. Le terme archaïque qui se trouve à l'origine du groupe est le skr. *śákr-t*, gén. *śákn-dh* «excréments, fumier» avec un radical **kok^wr-* terminé par une labio-vélaire à quoi on joint lit. *śikú*, *śikti* «cacāre»¹²: on pose donc **kek^w-*/**kok^w-*. Si l'anthroponyme mycénien appartient à ce radical on attend donc **ko-ge-re-u* et non *ko-pe-re-u*.

¹⁰ Notons que dans l'*Iliade* Κοπρεύς est le père d'un Περιφήτης qui est le seul personnage qualifié de «Mycénien» dans le poème.

¹¹ Cette série de tablettes indique d'une part avec la formule *e-ke to-so-de pe-mo* l'étendue de terre attribuée à treize personnages, de l'autre les livraisons (*do-so-mo*) faites par ces personnages à divers destinataires, cf. Ventris-Chadwick, *Documents*, pp. 275-281, L. R. Palmer, *Interpretation*, pp. 221-224.

¹² Voir Pokorny, *IEW*, p. 544, Hj. Frisk, *GEW s. u.*

Devant cette difficulté trois solutions peuvent être envisagées :

1) La base **kok^w-*, pour éviter la succession des deux phonèmes *k* guttural et *k^w* labio-vélaire (mycénien *q*) a subi dès le mycénien le passage de la labio-vélaire à la labiale, d'où dès le mycénien Κοπρεύς.

Dans des conditions différentes nous aurions un phénomène parallèle à la dissimilation de *q...q...* dans *pe-re-qa-ta* à côté de *qe-re-qa-ta* (Chadwick-Baumbach, *Vocabulary*, p. 249, s. u. τῆλε)¹³ ou dans *i-po-po-qa-i* pour **i-qa-po-qa-i* (*ibidem*, p. 253, s. u. φέρβω).

2) Ou bien les noms archaïques Κοπρεύς et mycénien *ko-pe-re-u* n'ont rien à faire avec le substantif κόπρος, et la petite gêne que l'on éprouve à rapprocher de κόπρος le nom d'un *e-qa-ta* et d'un personnage qui est en définitive un héros homérique se trouve ainsi supprimée.

3) Ou bien on laisse l'homérique Κοπρεύς en rapport avec κόπρος, et les autres anthroponymes du grec alphabétique, et l'on disjoint le mycénien *ko-pe-re-u* qui admet bien entendu un nombre considérable de lectures diverses en faisant varier les occlusives, la liquide, et la syllabation. On peut jouer avec diverses combinaisons : par exemple **Σκοπελεύς*¹⁴ et bien d'autres.

Ce qui est sûr, c'est qu'on n'a pas le droit de tirer *ko-pe-re-u* de κόπρος et de le rapprocher des anthroponymes apparentés à ce mot sans autre explication.

§ 3. Κυκλεύς. Il existe dans le grec alphabétique un anthroponyme Κυκλεύς (*Anth. Pal.*, *App.* 105).

Dérivé de κύκλος c'est un nom parlant qui s'est d'abord appliqué à un fabricant de roues, à un charron, le nom de famille *Charron* étant de même bien attesté en français. Le mycénien offre également un nom d'homme *ku-ke-re-u* qui est un forgeron en PY Jn 845.12. Il paraît tout naturel¹⁵ d'y voir une graphie mycénienne de Κυκλεύς. Toute séduisante qu'elle est, comme il arrive presque toujours lorsqu'il s'agit d'anthroponymes mycéniens, elle peut

¹³ Sur *pe-re-qa-ta* et *qe-re-qa-ta*, voir par exemple M. Lejeune, *Mémoires*, pp. 189, 249 ss., 302 où se trouve également envisagé *i-po-po-qa-i*.

¹⁴ Preisigke, *Namenbuch*, cite un nom Σκοπελλεύς dans *Pap. Lips.* I 97.4.4.

¹⁵ Voir par exemple C. J. Ruijgh, *Etudes*, § 278, n. 113.

être mise en doute. On constate par exemple que M. Lejeune ne la mentionne qu'avec précaution¹⁶.

Cette hésitation s'explique sans doute par des raisons méthodologiques, mais plus précisément par le fait que le mot κύκλος ne se trouve pas attesté en mycénien. Cette absence surprenante va de pair avec le fait qu'il semble que la «roue» envisagée comme ce que l'on adapte à la caisse du char est désignée par le mot *a-mo* qui répond au grec alphabétique ἄρμα¹⁷ avec le duel *a-mo-te*, le pluriel *a-mo-si*. Il se trouve le plus souvent attesté devant l'idéogramme de la roue. L. R. Palmer toutefois préfère traduire le terme par «undercarriage» qu'il décrit comme étant composé de deux roues et d'un essieu¹⁸. Cette interprétation trouve appui sur l'emploi du mot au duel et au pluriel et sur le composé *a-na-mo-to* (KN Sf 4420, 4421, etc.) avec l'idéogramme CAPSUS représentant une caisse de char sans roue ni essieu, qui vaudrait ἀνάρματος. Malgré l'ingéniosité de l'analyse, il reste vraisemblable que le singulier *a-mo* signifie «roue». On n'en relève, il est vrai, qu'un seul exemple KN So 7485.3 où on lit]*ke-we-ta* ROTA ΖΕ 7 *a-mo*[: la présence d'un trait de séparation ou du chiffre 1 après *a-mo* est possible, d'autre part ΖΕ 7 signifie sept paires; il est donc probable que *a-mo* signifie «une seule roue»¹⁹.

Il était intéressant pour nous de savoir si *a-mo* pouvait bien être le nom de la roue, en raison du problème posé par l'absence étonnante de κύκλος dans nos documents mycéniens. En poussant les choses à l'extrême on pourrait prétendre que le mot κύκλος est ignoré du mycénien. Nous ne saurions commettre cet excès. Pour des raisons qui nous échappent κύκλος ne se trouve pas attesté dans les tablettes mycéniennes. Mais on ne peut douter que κύκλος ait existé. Dès lors malgré cette singularité, l'explication de *ku-ke-re-u* comme valant κυκλεύς dérivé de κύκλος reste des plus vraisemblables²⁰.

¹⁶ M. Lejeune, *Mémoires*, pp. 294, n. 46, 334.

¹⁷ Pour les problèmes phonétiques posés par ce rapprochement, voir Ruijgh, *Études*, §§ 34 et 46, mais le traitement de la nasale sonante reste discuté, cf. les articles de Morpurgo et de Risch cités par Ruijgh.

¹⁸ Voir notamment L. R. Palmer, *Interpretation*, p. 320.

¹⁹ Voir Ruijgh, *Études*, § 106, n. 150, et maintenant *KT⁴* 1811.

²⁰ Noter que Ruijgh se demande, avec beaucoup d'hésitation il est vrai, s'il ne faut pas sous-entendre κύκλοι dans PY Sb 1314, cf. *Études*, § 276, n. 105.

§ 4. Μολοβρός. Un des progrès que le déchiffrement du mycénien a apporté à la recherche étymologique concerne les radicaux comportant une labio-vélaire dissimulée sous une dentale ou une labiale dans le grec alphabétique²¹. En voici quelques cas bien connus²²: ἄνθρωπος, βασιλεύς²³, peut-être δινέω, Μόψος, ξίφος, πίθος, συστροφή, τρέπω, τρέφω, φέρβω, etc. Ces exemples sont parfois discutables. Lorsqu'ils sont sûrs, il n'apportent pas nécessairement une solution définitive aux problèmes étymologiques: nous nous doutions que la dernière syllabe de ἄνθρωπος comportait une labio-vélaire, nous en sommes sûrs aujourd'hui, mais cette constatation ne permet pas de résoudre le problème étymologique posé par le mot.

Il existe un terme obscur et peut-être familier de la forme μολοβρός. Il est employé deux fois dans l'*Odyssée* (ρ 219, σ 26); le sens en a été discuté dès l'antiquité²⁴, le plus probable étant de traduire par «vorace, glouton»: il s'agit d'un mendiant qui vient quêter viandes ou croûtes; le mot est repris par Lycophron au vers 775; au fém. μολοβρή κεφαλή est dit chez Nicandre, *Ther.* 662, de la tête de l'*Atractylis gummifera* «chardon à glu», mais la forme est douteuse²⁵.

Les dérivés apparaissent plus instructifs: μολόβριον désigne le petit du sanglier, le marcassin (Elien, *Nat. Animalium* 7.47); μολοβρίτης épithète de σῦς (Hipponax 114 b Masson) «sanglier»²⁶. Enfin, Μόλοβρος a servi d'anthroponyme (Thucydide 4.8.9, nom d'un Spartiate, cf. encore Bechtel, *HPG*, p. 502, *Spitznamen*, p. 77). Or cet anthroponyme est presque sûrement attesté en mycénien

²¹ L'inverse se produit également et le mycénien peut confirmer l'existence d'une labiale, ainsi pour le mot πᾶς.

²² Nous n'avons pas relevé les mots dont l'étymologie était déjà certaine avant le déchiffrement, comme βοῦς, ἔπομαι, etc.

²³ Il nous semble probable que βασιλεύς est un terme emprunté mais ce fait n'empêche pas que ce terme présente une labio-vélaire initiale (si l'on admet ce qui est quasi sûr que le premier syllabogramme du mot mycénien correspondant doit être transcrit *qa-*).

²⁴ Voir l'*Anhang* de l'édition Ameis-Hentze, p. 219.

²⁵ Le sens est obscur, Gow et Scholfield traduisent «bloated», «gonflé». Mais une scholie suggère une leçon μολυβρή. Cette forme se retrouve chez Hésychius dans la glose μολυβρόν· τὸ μολυβδοειδές. Cette leçon «couleur de plomb» est plus satisfaisante que celle des manuscrits. Si on l'adopte, μολοβρή disparaît du dossier.

²⁶ Voir Masson, *Hipponax*, pp. 157 s.

sous la forme *mo-ro-go-ro* datif (PY Ea 439, Ea 800, datif), *mo-ro-go-ro-jo* (PY Ea 782, Ea 817, génitif). Le rapprochement des deux anthroponymes est déjà fait dans *Documents* dont les auteurs posent **Molog^wros*.

Si nous voulons chercher l'étymologie de *μολοβρός* il est naturel de poser une labio-vélaire pour la dernière syllabe. Cette constatation ne conduit pas à une étymologie évidente. Il n'est pas certain que *μολοβρός* soit originellement un nom du sanglier. L'expression d'Hippocrate *μολοβρίτης ὕς* fait penser à des formules comme *σῦς ἄγριος* ou *σῦς κάπριος*. Nous pensons donc que nous avons dans *μολοβρός* un sobriquet appliqué à la fois au sanglier sauvage et secondairement à des hommes (l'idée de sanglier se trouvant d'ailleurs évoquée²⁷), plutôt qu'un nom d'animal proprement dit. Cette analyse ne fournit pas une étymologie. Il n'est possible d'accepter ni celle de Curtius²⁸ qui associe *μέλας*, *μολύνω* et *τὰ ὄβρια* qui désigne de jeunes animaux, ni celle de Fick reprise par Bechtel²⁹ qui pose une base **μελεβ-* qu'il relie à *βλαβή*, *βλάβεται* et à la glose *βλιβρόν· λαγρόν* (Hésch.), où Bechtel trouve la notion de «mou», etc., ce qui ne convient nullement. Il n'y a rien à tirer non plus de la note de Grošelj³⁰ qui rapproche **μολός* «jeune pousse» avec *μολεύω*, *ἔμολον*, etc., dont *μολοβρός* serait un dérivé désignant un jeune animal. Si l'on tente de constituer un adjectif ou un appellatif correspondant à l'idée de «vorace», il faudrait admettre un second terme de composé *-βρος* altération dans un mot familier de *-βρωσ*, issu de la racine **g^wer-* de *βρωτός*, *βορά*, etc., dans *τριχο-βρώς* «mite», etc. Le premier terme pourrait être **μολος* si ce mot a bien existé pour désigner une jeune pousse, cf. *μολεύω*. Autrement dit, «dévoreur de jeunes pousses» serait un excellent sobriquet pour un sanglier. Mais nous reconnaissons que cette combinaison n'est peut-être qu'une vue de l'esprit³¹. Il reste toutefois acquis que

²⁷ En ce sens on notera le commentaire ingénieux de Stanford dans son édition de l'*Odyssée* en σ 219 où il indique que l'emploi de *μολοβρός* fait allusion à la fonction d'Eumée le porcher qui a amené le mendiant.

²⁸ *Grundzüge*, p. 370.

²⁹ Fick, *Bezz. Beitr.* 28, p. 97, Bechtel, *Lexilogus* et *HPN*, p. 502.

³⁰ Grošelj, *ŽA* 2, 1952, pp. 212-213.

³¹ La scholie de Lycophron 775 donne cette explication: ἀπὸ τοῦ μολεῖν καὶ παραγίνεσθαι πρὸς βορὰν καὶ τροφήν. Un rapprochement avec *βορά*, *ἔβορον* figure

le β du grec alphabétique est une labio-vélaire, que le mot semble être un composé et que le sens le plus probable est «vorace, glouton».

§ 5. Μόλυβδος. Les noms de métaux sont souvent d'étymologie obscure. C'est le cas du grec μόλυβδος qui se présente sous des aspects divers. Si on laisse de côté des formes visiblement secondaires résultant d'accidents phonétiques comme βόλυβδος (*Tab. Defix.* 107), βόλιμος (*SIG* 241.28, Delphes; *IG* IV² 1.102, Epidaure) ou *βόλιβος dans περιβολιβῶσαι (*IG* XII 1.694, Rhodes), on se trouve en présence de deux formes: μόλυβδος (ionien-attique et *Iliade* Ω 80 μολύβδαινα) avec le doublet μόλιβδος (peut-être Théognis 417, Plutarque 695 d, etc.) et μόλιβος (Λ 237, *Anth. Pal.* 6.67, Ap. Rhod. 4.1680, etc.) avec le doublet μόλυβος (*LXX*, *Ez.* 27.12, etc.). Selon l'*Et. Magnum* 590.8 μόλυβδος et μόλιβος seraient les formes correctes. Ce dossier se trouve probablement enrichi par le témoignage du mycénien *mo-ri-wo-do*. Le mot n'est attesté que dans une tablette de Cnosos, KN Og 1527, tablette lacunaire où *mo-ri-wo-do* se lit trois fois sur trois lignes successives suivi de M 1 [], M 3, M 3. Il s'agit d'une matière pesée en assez petite quantité, le symbole M valant environ une livre ou un kilogramme. L. Palmer suggère³² qu'il pourrait s'agir d'un condiment (ou d'un parfum?) en transcrivant les deux dernières syllabes par -φορδον (il doit penser à *wo-do-we* = ῥοδοίεις, qui permet de poser **wo-do* = ῥόδον en mycénien). Il reste malgré tout plus naturel de s'en tenir à l'hypothèse couramment admise, qui voit dans *mo-ri-wo-do* un nom du plomb, métal certainement connu dès l'époque mycénienne³³. Le poids indiqué s'applique bien à un minéral aux emplois variés qui peut servir pour la métallurgie, ou fournir des «plombs» pour la pêche ou les filets de chasse. C'est, entre autres, l'opinion de M. Lejeune qui écrit: «le mycénien nous révèle une nouvelle variante [du nom du plomb] (*μολίφδος tétrasyllabique, plus probable à notre sens que *μολίβδος)»³⁴.

encore dans la scholie de ρ 219, cf. l'*Anhang* de Ameis-Hentze, Döderlein, *Homeric Glossarium*, s. u.

³² *Interpretation*, pp. 289 et 435.

³³ Voir L. A. Stella, *La Civiltà Micenea*, p. 144, avec la n. 44, R. J. Forbes, *Archaeologia Homerica* K, pp. 19-20.

³⁴ M. Lejeune, *Historia* 10, 1961, p. 411.

Il s'agit certainement d'un terme emprunté à la même source que le latin *plumbum*.

La variante mycénienne, qui s'ajoute aux diverses formes fournies par le grec alphabétique, confirme donc qu'il s'agit bien d'un emprunt. Il reste à voir ce qu'elle nous apprend de surcroît.

Un premier point notable est qu'elle confirme la voyelle *i* de $\mu\omicron\lambda\iota\beta\omicron\varsigma$. Solmsen³⁵ a pensé que l' υ était dû à l'influence de la labiale suivante en syllabe fermée, en rappelant pour la phonétique des formes dialectales allemandes comme *ümmern* pour *immern*. Schwyzer³⁶ écarte cette explication évidemment indémontrable. Une autre hypothèse peut être proposée. Si la prononciation *u* de l'upsilon en ionien oriental remonte suffisamment haut, il est possible que les Grecs d'Asie aient transcrit par υ un phonème que les autres dialectes, et en tout cas le mycénien transcrivait par *i*.

Il reste à examiner le rapport entre $-\beta\delta\omicron\varsigma$ et mycénien *-wo-do*. A la différence de M. Lejeune, nous pensons que la lecture *moliw-dos* est la plus vraisemblable. S'agit-il dans le terme emprunté d'un *b* spirant qui aurait été diversement noté? Le témoignage du mycénien confirmerait, s'il en était besoin, que le nom du plomb est emprunté en grec. Il prouve en outre d'une part que le vocalisme de la seconde syllabe ne saurait être *u*, mais *i* ou un son proche de *i*; de l'autre que le β de $\mu\omicron\lambda\iota\beta\omicron\varsigma$ répond à une spirante que le mycénien a rendue par *w*.

D'autre part le mycénien éclaire d'un jour nouveau le problème de l'emprunt du terme. Tout en reconnaissant qu'il est possible que le monde mycénien ait eu des rapports avec la Méditerranée occidentale, il ne nous paraît pas plausible que le mycénien ait emprunté le nom du plomb à l'ibère comme on le répète souvent. Ou du moins si le mot était ibère, il faudrait penser à une extension du terme dans le monde méditerranéen oriental à une époque très haute. Car les Mycéniens n'avaient pas besoin de plomb espagnol, le plomb était répandu depuis le Laurion jusqu'en Asie Mineure. M. Lejeune, *loc. cit.*, se demande si le mot n'est pas asianique. Une telle origine ne paraîtrait pas invraisemblable, malgré la ressemblance du lat. *plumbum*.

³⁵ Solmsen, *Beiträge zur griech. Wortforschung*, pp. 59 ss.

³⁶ Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 275.